

Racisme : c'est pas bientôt fini?!

Racisme et capitalisme: réflexions dans un groupe ISCO

PAR FABIO BRUSCHI ET JEAN MATTHYS,
PHILOSOPHES ET FORMATEURS À L'ISCO

Nous vivons dans une époque où des discours, des programmes et des pratiques racistes qualifiés par certains de «rouges-bruns» tentent de se présenter comme des réponses critiques à l'égard de l'universalisme de la mondialisation capitaliste et qui masque son impérialisme néo-colonialiste derrière un voile «humaniste». À partir de ce constat, un travail de réflexion a été organisé avec les étudiants de l'ISCO-CNE-Transcom (Groupe XII) dans le cadre du cours de Philo, en leur proposant des outils conceptuels pour explorer la relation d'articulation dialectique entre capitalisme et racisme, universalisme et exclusion. Nous voulions montrer que les nouvelles formes pratiques et discursives d'exclusion raciste, sous prétexte de défense des droits des travailleur-se-s nationaux-ales, sont loin d'offrir des perspectives émancipatrices et doivent être pensées comme complices du système contre lequel elles prétendent lutter. Il s'agissait d'interroger les impasses et les potentialités des formes actuelles des luttes antiracistes et des luttes des classes sur base de la déconstruction simultanée des préten-

tions anticapitalistes du racisme rouge-brun et des prétentions antiracistes de l'universalisme capitaliste.

QU'EST-CE QUE LE RACISME?

Le racisme est une réalité structurale et multidimensionnelle, articulant dans un système un ensemble de pratiques (différentes formes de violences économiques, symboliques, verbales et physiques, des discriminations quotidiennes jusqu'aux exterminations ethniques), de discours, de représentations et de formes de subjectivation (rapport à soi, aux autres, à l'État-nation, etc.) contribuant à l'exercice d'une domination sur un groupe social défini à partir de son origine (ethnique, nationale, culturelle, religieuse, etc.). Contrairement à l'idée courante qui le réduirait à un préjugé, à une forme d'ignorance intellectuelle ou de faute morale, le racisme doit donc être considéré plus fondamentalement comme une réalité sociale systémique, objective et institutionnelle. L'existence d'affects et de pensées racistes n'est pas non plus spontanée ou naturelle (comme la «peur de l'autre» inscrite dans une prétendue nature humaine); elle est l'effet de mécanismes structurels qui commandent la production de subjectivités racistes dans un contexte historique, social et économique déterminé. La logique affective et intellectuelle du racisme désigne arbitrairement un critère de différence (couleur de peau, culture, religion, langue, etc.) qu'il marque

QUELQUES CONCEPTS ET NOTIONS

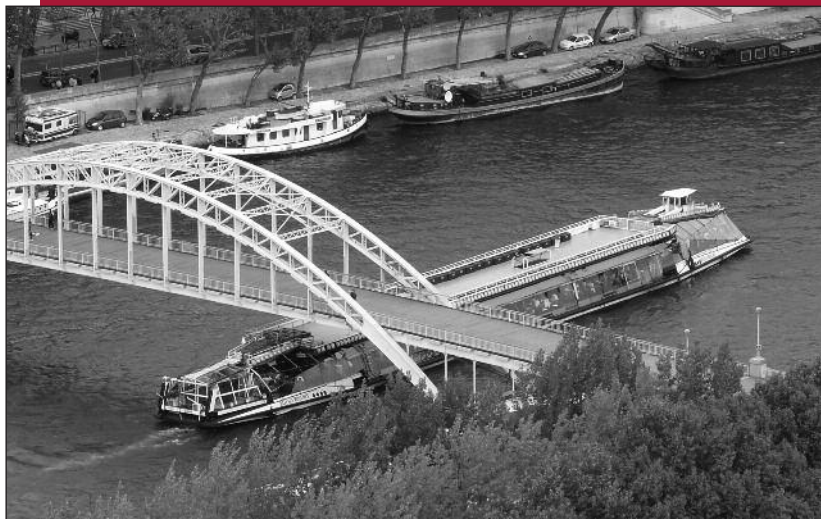
Rouge-brun: discours et programmes qui mélangent des éléments provenant du référentiel de la gauche et de celui de l'extrême droite. Par exemple, en demandant l'expulsion ou la discrimination des travailleur-se-s étranger-ère-s au nom de la défense des droits des travailleur-se-s nationaux-ales.

Universalisme de la mondialisation capitaliste: mouvement de dissolution de toutes les frontières et de toutes les appartenances sociales qui entravent la circulation des capitaux, des marchandises et de la force de travail.

Articulation dialectique: rapport entre deux éléments contradictoires, fonctionnant ensemble et se renforçant mutuellement par leur opposition même.

Perspective biologisante de la théorie «scientifique» des races: justification de la hiérarchisation des races avec des arguments soi-disant biologiques et scientifiques.

Personne racisée: personne qui fait l'objet d'un processus social de racisation, par lequel elle se voit définie et infériorisée au nom de son origine réelle ou supposée (ethnique, nationale, culturelle, religieuse, etc.).



© REPORTAGE PHOTO & 92

d'un sceau d'infériorité. Dans chacun de ses faits et gestes, l'individu visé se voit intégralement réduit à ce critère, de manière à être expliqué à la lumière de ce qui est alors pensé comme une essence, une nature. Par là, l'ensemble de la communauté des racisé-e-s est homogénéisée, toute autre différence en son sein étant effacée. Il en résulte une légitimation des inégalités de traitement, de fait ou de droit¹. Le racisme consiste ainsi en un refus de l'égalité des groupes sociaux au nom du fait qu'ils sont perçus comme différents de par leur origine réelle ou supposée.

Cette logique repose sur une confusion entre égalité et identité, inégalité et différence, qui soutient soit que l'existence de différences justifie les inégalités (exclusion, discrimination), soit que les individus doivent - dans la mesure où les racistes considèrent que cela soit possible - renoncer à leurs différences pour mériter l'égalité (assimilation)². Le racisme est donc habité par un fantasme «immunitaire» de préserver la pureté du «corps social», l'identité du «soi» et du «nous» contre l'envahissement par «eux». La figure d'altérité est directement exclue, ou «exclue à l'intérieur» par l'obligation de se débarrasser de sa différence.

Cette définition du racisme au sens large permet alors de mesurer les transformations contemporaines du discours raciste en une forme de néo-racisme qui tend à abandonner la perspective biologisante de la théorie «scientifique» des races qui avait été mise au service du nazisme, de l'esclavagisme et de l'impérialisme coloniaux, au profit aujourd'hui de celle, différentialiste, de «l'incompatibilité entre cultures». Dès lors, la réduction du racisme à sa seule acception biologisante constitue aujourd'hui un facteur puissant de dénégation et risque d'occulter sa persistance sous des habits neufs, rendant

obsolètes les formes traditionnelles d'antiracisme³. «Le racisme actuel, centré chez nous sur le complexe de l'immigration, s'inscrit dans le cadre d'un «racisme sans races» [...] un racisme dont le thème dominant n'est pas l'hérédité biologique mais l'irréductibilité des différences culturelles; un racisme qui, à première vue, ne postule pas la supériorité de certains groupes ou peuples par rapport à d'autres, mais «seulement» la nocivité de l'effacement des frontières, l'incompatibilité des genres de vie et des traditions: ce qu'on a pu appeler à juste titre un racisme différentialiste⁴. À quoi il faut ajouter que l'abandon des prétentions hiérarchiques est plus apparent que réel car, pour le racisme différentialiste, le fait, pour les racisé-e-s, de s'intégrer à la culture nationale d'un pays occidental (blanche, chrétienne, humaniste ou «laïque») sera toujours présenté comme un progrès, un accès à un niveau supérieur d'humanité, de civilisation et d'émancipation. Le racisme n'est donc pas séparable d'une prétention à «dire qui est émancipé ou mérite de l'être et qui ne l'est pas⁵. Cette prétention au monopole des titres et des formes de l'émancipation universelle est, d'ailleurs, particulièrement visible dans la manière dont le racisme contemporain s'allie avec un certain féminisme et une certaine idée de la laïcité pour justifier son islamophobie. En témoignent, par exemple, les débats sur le port du voile ou du burkini.

RACISME ET CAPITALISME: INTRICATION DES DOMINATIONS ET AUTONOMIE DES LUTTES

Il n'est possible de comprendre le lien qui unit structurellement le capitalisme au racisme qu'à la condition de refuser d'emblée de réduire le racisme à un simple effet du capitalisme.

Tout d'abord, parce que, historiquement, c'est le racisme, dans sa forme colonialiste et esclavagiste, qui constitue l'une des conditions essentielles de l'essor de l'exploitation capitaliste et en préfigure certaines formes. Ensuite, parce que c'est précisément en raison de son caractère structurel, multidimensionnel et systémique que le racisme peut remplir une fonction essentielle dans les mécanismes de reproduction du capitalisme. Dans le cadre de la marchandisation de tout ce qui existe, sur laquelle se base l'accumulation du capital, celui-ci exige que soit supprimé tout ce qui entrave la circulation des produits, des capitaux et de la force de travail, en soutenant ainsi un certain mouvement d'universalisation. Or, comme son enjeu est précisément l'accumulation du capital, ce mouvement d'universalisation doit aboutir à la minimisation des coûts de production. La force de travail fait alors l'objet d'un contre-mouvement d'ethnicisation par lequel elle est divisée entre une catégorie de travailleur-se-s exploité-e-s et une catégorie de travailleur-se-s surexploité-e-s - division qui garantit une baisse tendancielle de la valeur globale de la force de travail⁶. Mais le racisme ne peut remplir cette fonction économique - notamment en empêchant la constitution politique d'une lutte de classe ouvrière qui franchisse la frontière entre ces deux catégories - que parce qu'il ne se réduit pas à une affaire purement économique. En effet, toute domination de classe repose sur la nécessité spécifiquement idéologique de construire un «monde commun» aux exploitateur-se-s et aux exploités-e-s: le racisme devient une construction par laquelle une partie des dominés-e-s (travailleurs-se-s blanc-he-s) se rallie aux dominants (capitalistes).

C'est ici que le caractère différentialiste du néo-racisme joue un rôle central. La figure des travailleur-se-s immigré-e-s est, en ce sens, typique: ils/elles sont contraint-e-s, par toutes sortes de procédés violents, de «se blanchir», c'est-à-dire de se débarrasser de toutes leurs attaches sociales, culturelles, religieuses, politiques, etc., jusqu'à devenir une force travail pure, absolument disponible. Cela permet d'éviter ce «mélange» que le différentialisme identitaire craint tant. Les autres travailleur-se-s, bien que dominés-e-s eux/elles

aussi, se perçoivent alors comme « plus que travailleur-se-s », comme ayant une vie sociale, culturelle, religieuse, politique, etc. qui les fait participer à une communauté supérieure d'intérêts (à la fois imaginaire et réelle) avec les dominants. Le rapport à l'État-nation est ici essentiel: à ces travailleurs-citoyens de l'État, qui demeurent ainsi reliés aux classes supérieures, s'opposent des travailleurs-sujets de l'État. En résulte une forme de « colonialisme intérieur » dont les travailleur-se-s nationaux-ales tirent des bénéfices réels, aussi limités soient-ils, au sein d'un système de domination dont ils/elles sont, par ailleurs, également les victimes⁷.

Il faut donc reconnaître que les clivages distincts entre classes et entre races se déterminent réciproquement en assurant la reproduction du capitalisme et du racisme. En ce sens, il est impossible de lutter contre le capitalisme en négligeant, et *a fortiori* en stimulant, le racisme. Les discours et pratiques rouge-bruns en vogue aujourd'hui expriment et renforcent l'effacement relatif de la lutte des classes, qui se voit alors redéfinie dans les termes de la lutte des races - comme le révèle cette imposture pour pseudo-marxistes en manque de lutte des classes qu'est la « classe ouvrière blanche »⁸. Ce processus permet en retour aux partisans de l'universalisme du capital de se hisser en héros de l'antiracisme. La perspective rouge-brune fait la promesse (illusoire) d'un capitalisme débarrassé de l'exploitation en projetant d'expulser ou de « blanchir » les travailleur-se-s racisé-e-s surexploité-e-s. En réalité, comme elle n'a aucune intention d'agir sur les structures qui rendent inévitable la surexploitation selon des critères toujours mobiles d'ethnie, de nationalité, de culture, de religion, de sexe, d'âge, etc., à terme elle n'offrirait aux travailleur-se-s dans leur ensemble que la déqualification massive et la régression des droits sociaux, dans le cadre d'un État qui finaliserait sa dégénérescence néolibérale et autoritaire. Cela ne veut en aucun cas dire qu'il suffirait simplement de réactiver la lutte des classes dans sa pureté impossible. Bien au contraire, la lutte des classes ne peut se réinventer et se reconquérir qu'en passant par l'« autre » de la lutte antiraciste, en se décentrant, en se faisant activement transformer par lui. Car, de toute évidence, la classe ou-

vière ne sera pas blanche ou ne sera pas du tout.

C'est pourquoi la question du racisme devra permettre de repenser la défense des droits conquis de haute lutte par le mouvement ouvrier, ainsi que ses formes de représentation sociale et de participation collective, que la période actuelle voit sans cesse régresser. En effet, tant que le racisme ne sera pas directement combattu, y compris au sein de la gauche, toute défense des droits conquis risque de se transformer en une défense de privilèges. Alors, la lutte sera d'emblée perdue. Or, si les privilèges se caractérisent par leur exclusivité, les droits ne se défendent qu'en luttant pour leur élargissement, à la fois intensif (pour des nouveaux droits) et extensif (extension du nombre des personnes qui jouissent des droits)⁹. La sortie de la spirale infernale entre défense des privilèges et régression des droits ne pourra se produire qu'à la condition de passer à l'offensive « décoloniale » qui revendique l'extension sans reste de la citoyenneté politique, sociale et culturelle aux personnes racisées qui en sont exclues de fait ou de droit. Mais il faut alors comprendre que, tout comme « l'émancipation de la classe ouvrière doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes »¹⁰, l'émancipation des racisé-e-s doit être leur propre œuvre, d'autant plus que le monde commun que le racisme construit pour rallier une partie des dominé-e-s aux dominant-e-s fait partiellement diverger les intérêts immédiats des personnes racisées par rapport à ceux des autres travailleur-se-s¹¹. Ainsi, au lieu d'exiger que les luttes antiracistes s'intègrent d'emblée à la lutte des classes, le mouvement ouvrier organisé devrait avant tout se rendre attentif aux formes et aux contenus des luttes antiracistes lorsqu'elles s'organisent de manière autonome (à l'extérieur ou en son sein),

en se demandant comment il devrait se transformer afin de repérer et rencontrer ce qui s'y trame de vital pour la lutte des classes elle-même. ■

1. TEVANIEN P., *La mécanique raciste*, Paris, La Découverte, 2017, p. 16.
2. Face à quoi il s'agit de soutenir que « différence et égalité n'ont rien d'antinomique » mais, au contraire, se supposent l'une l'autre: la possibilité de vivre, expérimenter et afficher sa différence suppose l'égalité, qui, elle-même, n'existe que dans l'affirmation et la manifestation des différences ou singularités (*ibid.*, pp. 23-42.)
3. L'antiracisme culturaliste et humaniste basait toute sa stratégie sur deux arguments devenus inefficaces, voire contre-productifs, dès lors que le néo-racisme les concède sans hésiter, pour en faire précisément le cœur de sa propre argumentation:
 - 1) au sens scientifique du terme, il n'y a pas de races humaines; ce ne sont pas les gènes ou le sang qui déterminent les aptitudes et comportements des individus, mais leur culture;
 - 2) la diversité des cultures constitue la richesse de l'humanité - d'où le néo-racisme tire la conclusion que le mélange des cultures, entraînant l'effacement des spécificités culturelles, constitue une forme de décadence pour l'humanité dans son ensemble (BALIBAR É., « Y a-t-il un "néo-racisme" », in *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1988, pp. 33-34.)
4. *Ibid.*, pp. 32-33.
5. MEZIANE M. A., « Doit-on réformer l'islam ? Brève histoire d'une injonction », dans *Multitudes*, n°59, 2015, p. 60. www.multitudes.net/%e2%80%89doit-on-reformer-lislam%e2%80%89e2%80%89-breve-histoire-dune-injonction/
6. WALLERSTEIN I., « Universalisme, racisme, sexisme. Les tensions idéologiques du capitalisme », in *Race, nation, classe*, p. 48.
7. « S'il n'y a plus aujourd'hui de colons français dans le monde (ou presque), en contrepartie tout Français est devenu quelque peu colon (grand ou petit) » (BALIBAR É., « Sujets ou citoyens? Pour l'égalité », in *Les frontières de la démocratie*, Paris, La Découverte, 1992, p. 60).
8. Cf. TOSCANO A., « Notes on Late Fascism », dans *Historical Materialism*, www.historicalmaterialism.org/blog/notes-late-fascism
9. BALIBAR É., « Racisme et crise », in *Race, nation, classe*, pp. 301-302.
10. MARX K., *Statuts de l'Association Internationale des Travailleurs*, 1864.
11. Il ne faut donc pas oublier comment se poursuit l'interpellation précédente de Marx: « la lutte pour l'émancipation de la classe ouvrière n'est pas une lutte pour des privilèges et des monopoles de classe, mais pour l'établissement de droits et de devoirs égaux, et pour l'abolition de toute domination de classe ».

